L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX : rue de Chartres 73. — NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 14 AOUT 1864. — Entre Bienville et Conti.

NOUVELLE-ORLEANS:
DIMANCHE MATIN, 14 AOUT.

Nouvelles de la Mobile.

Compte-rendu de l'attaque des forts et du combat naval par Henry St Paul—Proclamation du maire de Mobile—L'incursion de Stoneman.

Le *Times* a reçu un numéro de la *Tribune* de Mobile du 9 août, d'où il a extrait ce qui suit. Il ne paraît pas que ce journal confirme le bruit de la prise d'Atlanta le 5.

L'attaque de Mobile.

Le passage des forts.

Dans la matinée du 4 août, la flotte fédérale, comptant 26 batiments, y compris deux moniteurs à deux tours et un à une tour, et un batiment blindé, commença à resserrer sa ligne au sud est du fort Morgan, dans le but apparent de concentrer ses efforts sur le fort Gaines, après avoir dans les nuits précédentes débarqué une force de trois à cinq mille hommes sur l'île Dauphin. Pendant la première partie du jour, elle maintint un feu irrégulier sur le fort, comme si elle avait le dessein de faire contre ce point une attaque combinée par terre et par mer. Mais cette feinte ne réussit pas à tromper le vétéran qui commandait la ligne des défenses inférieures et qui surveillait l'astucieux ennemi, il se tint prêt nuit et jour.

Vers le coucher du soleil, la flotte parut se retirer à quelque distance à l'est de l'île au Pélican. Lorsque le soleil se leva le jour suivant, nous découvrîmes que la flotte s'était pendant la nuit retirée à l'est et avait resserré sa ligne en demi cercle au sud du fort et à trois milles seulement de la passe principale du chenal. A six heures et demie un coup de canon fut tiré de l'extrême droite des fédéraux; le boulet tomba à quelque distance au sud est du fort et fut bientôt suivi par une bombe qui éclata sur le fort.

La flotte commença alors son mouvement, et se refermant sur le centre de façon à ramener les deux navires de droite et de gauche de front, elle se forma bientôt en échelon et fit route vers la tête des passes. Sur le front, à l'ouest, s'avançait le Tecumseh, monstre à deux tours, vomissant le feu par huit ouvertures constamment en révolution. A sa gauche était une grande frégate, puis venait le reste de la flotte, chaque file couvrant en partie celle qui la précédait. Ainsi s'avança la flotte fédérale avec une force de plus de 300 canons du plus grand calibre pour accabler un fort et une flotte n'ayant pas plus de 40 canons d'un poids inférieur.

A sept heures et demie, à mesure que la ligne avançait, les bâtiments déchargeaient leurs bordées et ils continuèrent à avancer jusqu'à ce que les navires de la tête ne furent plus qu'à un demi mille de nos batteries. Soudain on entendit une voix ferme, et le commandement de "commencez le feu" courut le long des batteries. Il y fut répondu par un long et cordial hourrah, sortant des poitrines dévouées des braves soldats qui depuis vingt minutes, sont restés immobiles à leurs pièces.

Bientôt les canons sont pointés et le sifflement aigu des boulets Parrott qui fendent l'air se fait entendre. Mais à chaque boulet que nous tirons cent bombes répondent. Bientôt le versant du glacis du sud et le gazon du parapet sont déchirés dans toutes les directions, ensevelissant sous leurs masses les affûts de nos canons et couvrant de terre ceux qui servent les pièces.

Mais le feu qui, de la part des fédéraux, est maintenu avec furie, bien que sans causer de dommages, est de notre côté calme et calculé. Tandis que les yankees, se fiant dans la supériorité du nombre, gaspillent leurs munitions, nos chefs ménagent les leurs comme des hommes qui n'ont pas besoin de l'enivrement d'une canonnade furieuse pour soutenir leur courage. Pendant que presque toutes les bombes de la flotte passent par dessus le fort et vont éclater hors de l'enceinte, pas un de nos boulets ne se perd, on les entend pénétrer dans la charpente épaisse des navires de bois, ou heurter les impénétrables plaques qui protègent leurs flancs. (Le narrateur fait ici l'éloge de quelques officiers, les capitaines Hughes, Campbell, Cary et Cochran, le major Gee et le brigadier général R. L. Page, qui surveillait et commandait les batteries, puis il continue ainsi) :

Cependant la longue ligne s'avance toujours lentement, et quand le premier batiment pénètre dans le chenal, notre feu se concentre sur le monitor Tecumseh, qui gouvernant à l'ouest, paraît soutenir bravement le choc, lorsque, tout d'un coup, et au moment où le capitaine Hughes vient d'envoyer dans ses flancs un de ses plus lourds projectiles, il disparaît comme par enchantement de la surface de l'eau et s'enfonce dans un tourbillon qui se referme si rapidement sur lui que le spectateur étonné qui le cherche des yeux n'aperçoit plus qu'une ride sur l'eau à l'endroit où un instant avant le batiment naviguait si orgueilleusement.

Coule, coule au plus profond du golfe, coule avec 150 hommes en vie, dont six seulement se sont échappés: le capitaine et le pilote sur les autres batiments et les quatre autres au rivage. Un hourrah, le hourrah de 500 hommes, retentit sur ce qui est maintenant la tombe des insolents envahisseurs, une tombe dont aucun d'eux ne se relevera jusqu'à ce qu'un Dieu juste et vengeur les appelle pour les condamner à la punition plus terrible et éternelle réservée aux meurtriers du bonheur public et domestique.

Cependant cet exemple terrible n'arrête pas les autres, et ils avancent dans la passe à toute vapeur jusqu'à ce que les plus avancés présentent leurs bordées aux flancs occidentaux du fort. Mais là, au lieu de pouvoir concentrer tout notre feu sur eux, les traverses sont si rapprochées disposées que les canons des bastions du sud ne peuvent être mis en position de porter sur le chenal, car il n'y a pas de place pour les tourner à droite. Ainsi se vérifient les prédictions du brave Page et de son prédécesseur, l'intrépide Higgins, sur la folie de n'avoir établi la défense qu'en vue d'un ennemi restant dans le golfe, au lieu de l'engager à venir par le travers du fort et de l'y écraser sous des volées destructives. Conséquemment dès qu'un bâtiment a passé hors de la portée de nos grosses pièces, nos canonniers sont obligés de tourner leurs coups sur celui qui suit, et bien qu'il n'y a jamais plus de cinq et quelques fois seulement trois canons qui peuvent contribuer à arrêter la marche de la flotte. Mais même avec ces désavantages, les braves défenseurs du fort ne renoncent pas à la lutte.

Le combat naval

Mais écoutez ! Une voix puissante qui ne s'est pas encore fait entendre, ajoute ses sons graves au terrible concert. C'est le Tennessee. C'est le héros du Merrimac. C'est le Nestor des temps modernes, l'intrépide Buchanan, qui lâche sur l'ennemi ses terribles aboyeurs. Tout semble étouffé sous ce son épouvantable qui résonne à nos oreilles comme le précurseur d'un changement de fortune. C'est le vétéran, aux cheveux gris, qui debout sur le pont du Merrimac, a coulé toute la fameuse flotte des yankees à la forteresse Monroe, et qui leur a fait payer cher l'honneur de l'avoir compté jadis parmi leurs plus braves commandants. Il est de nouveau en face d'eux, et à mesure que chaque navire passe et s'écarte à l'est pour éviter ses coups, il dirige contre eux un feu soutenu et régulier, d'abord les monitors qui sont à 1500 yardes au moins, puis les prudents Brooklyn et Hartford, enfin tout le reste de la flotte passent devant lui, craignant autant son nom que ses actes. Un, deux, trois, puis six, puis dix, douze, dix-sept bâtiments passent au loin, et reçoivent son salut, puis avec les ailes que la peur donne aux poltrons, ils courent vers la rive occidentale hors de la portée de ses canons.

De ceux qui restent en arrière, deux engagent le Selma, que chacun d'eux pourrait tenir sur son pont comme bateau de plaisance, trois se dirigent vers le Gaines, qui malgré la disproportion des forces, essaie hardiment de s'accrocher au plus puissant de ses adversaires. Déjoué dans cette téméraire entreprise, il reçoit en quelques minutes 15 boulets dans sa carène et sa machine, et désemparé et presque coulant, il semble recouvrer un instant de vie, se débarrasse de l'étreinte de ses adversaires, et va s'échouer sur le sable, où sa carène brisée et épuisée rend un son sourd comme le râle d'un géant.

Mais, bien loin, près de la rive occidentale le Selma ravagé à l'avant et à l'arrière par les bordées de ses antagonistes, est balayé par leurs boulets, et ses ponts se couvrent de morts et de mourants. Il amène le pavillon qu'il a si bravement défendu. C'est ainsi que le brave Pat Murphy tombe dans les mains de l'ennemi qui élève en triomphe son infâme drapeau barré et étoilé sur le pavillon immaculé du Sud.

Cependant le Morgan a côtoyé la rive orientale et en échangeant des coups rapides avec deux des navires fédéraux, a réussi adroitement à se retirer d'une lutte inégale, et à sauver au moins un de nos navires après avoir reçu quelques légères avaries. Il a bien fait, car le Gaines et le Selma étant hors de combat, il n'aurait pas eu moins de sept puissantes canonnières à combattre. On connaît déjà la noble action du capitaine Harrison, qui pendant la nuit réussit à amener son bateau à Mobile, tout en combattant contre trois bateaux ennemis, mais ce qu'on ne sait pas, c'est qu'en partant, lui et son noble équipage avaient juré sur leur honneur de faire sauter le Morgan plutôt que de le laisser tomber aux mains de l'ennemi.

Maintenant tous les yeux se tournent anxieusement vers le Tennessee qui, toujours dans le milieu du chenal, semble défier les efforts combinés des dix-sept gros bâtiments qui tournent autour de ses flancs et derrière lui, mais on voit bientôt qu'ils ont peur de lui, même en étant 17 contre 1. Ils cherchent à le repousser sous les canons du fort pour l'y laisser jusqu'à ce que mangé par les vers et ayant épuisé son charbon et ses provisions, il devienne une proie facile.

Mais le noble bâtiment, comme un être doué de vie, semble s'éveiller, et tournant subitement, part de toute sa vitesse à la poursuite des mécréants. Il s'avance et quand il approche de la rive occidentale, la flotte ennemie s'éparpille dans toutes les directions, quatre du côté de la ville, et onze avec les deux monitors au nord et au sud du Tennessee. Il continue à les poursuivre, jusqu'à ce que craignant d'être échoués ils se retournent et acceptent le défi. Là, au milieu de treize navires, dont deux sont plus puissants que lui, avec huit canons contre 200, il engage le combat, donne lui-même le signal et fait la première charge.

Ainsi qu'un ourson fureur, harassé par une meute de limiers, s'avance sur l'un d'eux, le déchire, en décout un autre, en écrase un troisième sous ses défenses, puis recule pour prendre son élan et se jeter au milieu des chiens hurlant, ainsi le brave Buchanan se lance à droite et à gauche, en avant et en arrière, contre chaque navire tour à tour, et bien que sa vitesse n'égale pas l'ardeur de son cœur de lion, cependant chaque fois il fait reculer un de ses assaillants.

A la fin, reprenant leur courage, ils forment autour de lui, à plus d'un mille de distance, un demi cercle compact, le Tennessee au centre, et concentrent leur feu sur lui, lançant bordée sur bordée contre ses flancs. Cependant, sans broncher, il rend coup pour coup, et chaque si étonnement unis de ses adversaires les plus rapprochés qu'il les force à se retirer et à aller s'échouer à terre.

A mesure que la lutte s'échauffe, des groupes anxieux se forment sur les remparts des forts, surveillant en silence les progrès de cet engagement sans parallèle. Depuis longtemps le fort a cessé de tirer, excepté quand un misérable bâtiment yankee, l'ex-Buchanan, je crois, pensant que l'entrée était libre pour tous est venu audacieusement se présenter. On l'a signalé au brave sergent qui avec un sourire de dédain lui a envoyé un gros boulet qui a réglé ses comptes, et le Morgan a envoyé un détachement pour le braier, pendant que son équipage se sauvait dans les embarcations.

Au milieu de notre groupe se tenait notre général qui avait seul une longue vue et dont les traits impressionnables nous révélaient les péripéties du combat. Soudain il baisse la longue vue, la relève et dit à voix basse: "Il cesse le combat."

Ce n'était vrai. Le noble batiment avait amené son pavillon, non qu'il fut fatigué de la lutte, non qu'il fut vaincu, mais, comme nous l'apprîmes bientôt, parce que les chaînes de son gouvernail s'étaient rompues, et qu'il était devenu une masse inerte incapable de faire face à l'ennemi, ou de fondre sur les vautours qui s'étaient tenus à l'écart comme des oiseaux de proie prêts à tomber sur un cadavre et à fuir les êtres vivants, et nous perdîmes de vue le Tennessee. Le brave Buchanan avait perdu une jambe et deux de ses hommes avaient été tués pendant l'action, mais le batiment était aussi sain que quand il avait été lancé, et sans ce fatal accident, en apparence léger, il pourrait encore être maître de la baie. Tel qu'il est, il sera bientôt l'un des ennemis les plus redoutables, sinon le plus redoutable que nous aurons à combattre.

Ainsi se termina à neuf heures 40 minutes, la lutte pour la possession de la baie de Mobile. Elle avait duré deux heures et demie et s'était terminée d'une façon désastreuse mais non sans gloire pour nos armes.

Le peuple peut être fier de la garnison du fort Morgan, et il peut avoir confiance en elle, car tant qu'elle aura de quoi soutenir l'existence animale, le drapeau confédéré flottera sur ses remparts. Chaque homme a fait noblement son devoir.

Les pertes dans le fort ont été faibles. Le lieutenant Smith, du 1er Alabama, en pointant sa pièce a eu la main droite abîmée par un biscayen que l'amputation a été nécessaire, et trois hommes ont été contusionnés par la chute des briques des parapets.

Un accident pénible est arrivé dans la matinée en dehors du fort. Un membre du 1er de cavalerie confédérée, nommé Hardaway, était arrivé la nuit précédente, avec des dépêches officielles. C'était un vieux soldat de la Virginie, qui avait servi pendant toute la guerre, dans un régiment du Mississippi et avait vu les grandes batailles dans la vallée et dans la Péninsule. La musique du canon n'était pas chose nouvelle pour lui, et pendant que tout le monde cherchait un abri dans le fort, il s'assit sur le rivage et se mit à faire cuire son déjeuner. Un fragment de bombe mit fin à l'existence de ce brave soldat.

Telle est la triste mais véridique histoire de l'invasion de la baie de Mobile. Je ne suis pas en état d'en juger les conséquences, mais elle change peu l'état des choses. Si Mobile était garanti contre une attaque par eau, ce n'était pas par les forts Morgan, Gaines et Powell, mais par les basses eaux du haut de la baie. Le même obstacle existe toujours. Et si elle était ouverte à une attaque de terre par la route de Pascagoula et du bayou la Batre, elle ne peut être plus exposée parce que l'ennemi peut débarquer à la rivière au Chien. Cette rivière est donc, comme avant, la véritable ligne extérieure de nos défenses, et c'est sur ses rives que doit être livrée la bataille pour la possession de Mobile.

A la vérité, nous perdons le commandement de la baie, mais ce n'est qu'un inconvénient sans importance militaire, puisque nous ne tirons des rives de la baie que du bois qu'on peut se procurer ailleurs, et en fermant toutes les issues des rivières Apalachee, Tensaw et Spanish, nous pouvons encore nous rire des efforts de l'ennemi.

La perte réelle consiste dans la destruction ou la capture de notre flotte, et, par dessus tout, dans la capture de l'amiral Buchanan, du capitaine Johnston, et de leurs héroïques équipages. Cette flotte, si petite qu'elle fut, a accompli des prodiges de valeur, et a donné le plus éclatant démenti aux sarcasmes et aux calomnies dont elle a été l'objet. Elle a fait son devoir, tout son devoir, et une nation reconnaissante ne l'oubliera jamais.

HARRY ST PAUL.

Proclamation du maire

Au peuple de Mobile.

Les navires de l'ennemi, comme vous le savez, ont passé les forts et sont maintenant dans la baie, en sorte que nos défenses extérieures sur mer ne peuvent plus servir à la sureté de nos foyers et de notre ville. Quel peut être le but de l'ennemi ? c'est ce que nous ne savons pas encore. Se contentera-t-il de tenir la baie pour dominer les forts ou essayera-t-il avec les plus légers de ses navires de s'approcher assez pour bombarder notre ville ? impossible de le dire.

Nous devons agir sans attendre d'être informés. Nous devons organiser tout le monde pour la défense commune et nous tenir prêts à repousser l'attaque de quelque coté qu'elle puisse venir. C'est l'unique moyen de rendre nos efforts utiles et de rester forts contre les progrès de l'ennemi, dans le cas où il nous approcherait jusqu'à la portée des armes dont nous disposons.

Le mouvement sur nous a été inattendu, et nos armes ne peuvent prévenir ou repousser l'ennemi dans sa position actuelle, mais ses intentions ultérieures peuvent prendre bientôt une forme qui rende nos services utiles et alors de votre valeur dépendra la sureté de la ville.

Nous devons défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité. Qu'il ne soit pas dit que Mobile ait failli et qu'elle ait manqué de courage après les exemples illustres de Richmond, de Petersburg et de Charleston qui ont les yeux sur nous. Ne laissons pas le nom de cette ville occuper une place inférieure parmi les noms qui se sont signalés par tant de courage et de constance héroïque, dans les annales de cette guerre sans parallèle.

Concitoyens, je ne puis que vous inviter à faire de prompts préparatifs et à montrer à vos chefs que obéissance empressée. Ils mettent à contribution toute leur puissance et ils ne vous conduiront pas au déshonneur. Je donnerai mes propres services à la cause avec tout le zèle que je possède. Et ainsi, en comptant sur nos bras et sur nos cœurs, j'espère que nous échapperons à tout danger ou que nous combattrons de manière à obtenir un heureux résultat.

R. H. SLOUGH, Maire.

Détails sur l'évacuation du fort Powell.

Un membre de la garnison nous communique les renseignements qui suivent, sur l'abandon de ce fort. Vendredi soir, un des béliers de l'ennemi, portant quatre canons, commença à faire une reconnaissance dans les voisinages du fort, du coté de la baie, et bientôt après il ouvrit le feu. Cette partie du fort n'était pas finie, bien que deux canons y fussent montés, mais ils étaient si exposés qu'ils ne pouvaient pas rendre grand service et l'un des deux fut démonté par le troisième ou le quatrième boulet du bélier. Le fort, cependant, tira plusieurs fois, mais on ne sait avec quel effet.

Le bélier s'approcha du fort à une distance de quelques centaines de yardes et endommagea très fort les travaux. On dit qu'une bombe perça la casemate. Deux citernes furent détruites et d'autres dégats furent faits. La place évidemment était intenable. Le colonel Williams, qui commandait, se résolut à partir avant que ses communications avec la terre fussent coupées. Il arrangea conséquemment une fusée pour communiquer avec la poudrière. Les hommes furent réunis et débarqués en sureté à Cedar Point. On dit que l'explosion a eu lieu hier soir [8] à 8 heures.

On rapporte que les membres du corps des signaux stationnés sur la petite île Dauphine ont été capturés.

Reddition du fort Gaines.

La *Tribune* dit: Nous apprenons que le colonel Anderson a rendu, hier matin, le fort Gaines à l'ennemi, contre l'ordre du général Page. On considère ce fait comme une honteuse capitulation.

Les non combattants doivent quitter la ville.

Le général Dabney H. Maury, commandant le district du Golfe, a appelé aux armes tous les hommes de la communauté. Les non-combattants qui doivent sortir immédiatement de la ville seront conduits pour la majeure partie à Greenville, comté de Butler.

Le successeur de Buchanan.

Le commodore Farrand a assumé le commandement de la marine à Mobile, à la place de l'amiral Buchanan.

L'incursion de Stoneman.

Le Mobile Daily *Tribune* emprunte au Macon *Confederate* les particularités intéressantes qui suivent sur ce que ce journal appelle une "malheureuse affaire yankee".

Le général Stoneman a subi une lourde perte dans sa défaite et aussitôt qu'il vit qu'on se préparait à le charger de nouveau, il envoya un drapeau blanc pour offrir une reddition sans condition de toutes ses forces. Le drapeau fut reçu par le colonel Crews qui s'avança vers lui avec 182 hommes.

Lorsque Stoneman vit les 182 hommes auxquels il s'était rendu, il s'assit et pleura. Il remit son épée au colonel Crews et les hommes de son état-major se dépouillèrent de leurs armes.

Six cents yankees jetèrent immédiatement leurs fusils à terre, mais les autres s'apercevant de la lâcheté de leur général qui s'était rendu à une si petite force, rompirent les rangs, s'enfoncèrent dans les bois et se dispersèrent d'un coté et d'autre. Le général Iverson les a fait poursuivre, et l'on croit très fort qu'ils seront tous pris, à quelques exceptions près.

Nous avons pris 1,000 chevaux et autant de mousquets, deux canons rayés de cuivre de 3 pouces, avec les caissons, des drapeaux et des guidons. Stoneman avait seulement deux canons. Il donne pour excuse que ses munitions étaient épuisées, mais c'est tout bonnement une histoire.

La brigade de l'Alabama a combattu avec acharnement et a fait des charges répétées. Elle a été envoyée à la poursuite de l'ennemi.

Les journaux de Macon du 4 disent que les hommes de Stoneman, faits prisonniers, arrivent sans cesse. Nombre d'officiers capturés à Newman étaient aussi arrivés.

La destruction des plants de coton confirmée.—Plusieurs habitants très connus des paroisses Plaquemines et St-Bernard, et tout à fait dignes de foi, nous écrivent qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce que nous avons dit sur le ravage opéré par les chenilles. L'un deux, M. S. Brulard, habitant de la paroisse Plaquemines, a visité plusieurs champs de coton dans les deux paroisses au-dessous de la ville, et les a trouvés aux trois quarts détruits par ces dévorants insectes.

L'ARMÉE A BESOIN DE REPOS.—Le *Army and Navy Journal* dit que les récents intervalles de repos dont l'armée fédérale a joui devant Petersburg étaient absolument nécessaires pour son état. Les hommes étaient épuisés par une campagne qui a excité l'étonnement de toute l'Europe. L'esprit des officiers et des hommes était tout aussi bien disposé et enthousiaste que jamais, mais la chair était devenue faible.

PRIX DES VIVRES ET PRIX DE L'OR A NEW YORK.

(*Herald* du 29 juillet)

Tous les épiciers de cette ville et des environs ont eu pour habitude d'élever l'échelle de leurs prix suivant le cours de l'or. Plus haute est la cote de l'or, plus haut est le prix demandé pour toutes sortes de provisions de famille. A ce mouvement de prix il n'y a pas de limite, mais quand l'or fléchit et que la valeur des greenbacks monte dans une mesure correspondante, l'épicier de coin n'y prend pas garde et maintient ses prix. C'est une mauvaise règle qui ne peut servir des deux côtés, et il n'est que raisonnable d'attendre que si les détaillants profitent d'une hausse de l'or pour élever leurs prix, ils devraient avoir la magnanimité de les réduire quand l'or éprouve une baisse.

Ces remarques sont particulièrement applicables à la semaine dernière, alors que, nonobstant la réduction dans le prix de l'or, comparé au cours de la semaine précédente, les épiciers ont continué à exiger les mêmes prix, à mettre plus d'eau et de sable dans leur sucre, et à recourir à d'autres fraudes qui font tort aux pauvres gens et causent beaucoup de souffrances à leurs familles. Les boulangers ne sont pas à l'abri de ce reproche, ils profitent un peu trop des malheurs du temps, et maintenant que les pains de cinq cents sont abolis et que les pains de dix cents peuvent passer par le trou de la serrure, les boulangers ajoutent aux difficultés des pauvres consommateurs en faisant du pain de qualité inférieure. C'est-là de l'exploitation sur une basse et misérable échelle et les boulangers qui s'y livrent et les épiciers qui prennent avantage de l'état actuel des choses pour augmenter leurs profits, méritent d'être marqués et signalés par chaque homme et chaque femme de famille dans la communauté.

LA CONSPIRATION DU NORD-OUEST.—La *Philadelphia Ledger* dit à propos de l'absurde histoire transmise de St Louis par le télégraphe :

"Cette dépêche était accompagnée de noms d'individus, que nous avons omis par la raison que si le gouvernement est au courant d'une pareille conspiration et qu'il connaisse les parties qui y sont engagées, il n'éprouvera aucune difficulté à les faire arrêter, juger et punir. Si c'est seulement par malveillance ou rancune politique que leurs noms ont été placés dans une telle catégorie, il ne conviendrait pas à la presse d'aider qui que ce soit dans l'accomplissement d'un plan aussi vil sur des preuves venant d'une source anonyme. En l'état, l'histoire, telle quelle est, paraît être un canard lancé pour faire sensation dans le monde politique."

Le *Philadelphia Inquirer*, journal républicain, dit :

"Le temps démontrera que cette histoire est une grosse bourde inventée pour effrayer tout au plus les vieilles femmes et les enfants."

LE STEAMER RAPPAHANNOCK.—On écrit de Calais à *la Nation*, que le batiment confédéré *le Rappahannock*, qui se trouve actuellement dans ce port, vient d'être l'objet d'un jugement du tribunal de commerce de Boulogne, ordonnant sa vente à raison de dettes commerciales contractées par le capitaine.

Il paraît que lorsque l'huissier chargé d'apposer les affiches annonçant la vente s'est présenté à bord du *Rappahannock*, le capitaine américain lui a déclaré qu'il ne tolérerait pas sa présence sur son batiment, et qu'il s'y opposerait par la force, au besoin était.

Devant une injonction de cette nature, l'officier ministériel a dû se retirer et s'est empressé d'adresser son rapport à qui de droit.

—L'*Escaut* annonce que le steamer fédéral de guerre des Etats Unis *Kearsarge* jettera sous peu l'ancre dans le port d'Anvers en compagnie du *Niagara* et que le premier entrera dans la nouvelle cale sèche du Kattendyk.

—On sait que les nègres considèrent les blancs comme des Hottentots mal réussis. Pour eux, le Christ a dû nécessairement être du plus beau noir, et le diable doit être du blanc le plus pur.

On représentait dernièrement à Haïti l'*Othello* de Shakespeare. Acteurs et spectateurs, tout le monde appartenait à la race africaine, de là une grande difficulté pour trouver un Othello dont la nuance tranchât sur le fond général. Un bel esprit de l'endroit tourna la difficulté en blanchissant à la craie l'acteur chargé du rôle du More de Venise. Le public trouva la chose toute naturelle et applaudit à tout rompre ce magnifique patriotique.

Le steamer Emily B. Souder.

Le steamer de la malle des Etats Unis Emily B. Souder, capitaine Winchester, part ce matin à 8 heures pour New York directement avec un fort chargement, $76,180 en espèces, et les malles des Etats Unis.

Voici la liste de ses passagers :

Carl Von Horman, G J Peyo, E Fraget, J Dazanger, L M Lamy, H J Jett, L Papeiller, E Donaldson, Bery Bernard et sa dame, W Barnes et un ami, le jeune Keating, J H Jenkoski, J Prince, P Dartos, le jeune Brousseau, Simon Malosky, A E White, J W Bruce et un ami, E Pichon, Marcus Miguel, Adam Schouder, sa dame et son enfant, Jos Schoureau, sa dame et son enfant, Mme Hy Bartlett et sa fille, Mme Taylor, Mme Brousseau, Mlle S White, E A White et sa dame, A Kornett, Mlle Legendre, Mme C C Reading, Mme Lowber, sa fille et un domestique, Mlle I E Dirch, Mme Wilbur, W C Gray, Mr Bardin, J P Sullivan et un domestique, J La Moro, Jules Pomeard, A S Blake, Mr Blake, J W Dix, A Frodeau, F Brusler, H P Abbe.

ECHOS PARISIENS.

Un de nos collaborateurs à la mauvaise habitude de se laisser, à certaines époques, visiter par les fièvres.—Or, jeudi dernier il subissait leur maligne influence.

Son docteur vint le visiter.

—C'est le moment de couper cette fièvre, dit-il à notre ami.

—N'passez-vous ? la couper ! pour que ça m'en fasse deux !

Je trouve dans les annonces des livres mis en vente cette semaine trois titres de volumes qui rapprochés et réunis par quelques mots forment un dialogue bizarre et parfait.

Voici ces titres :

Bonjour et Bonsoir, par Mlle d'Agnouse.

Madame n'est pas chez elle, par Mme Manoel de Grandfort.

La Duchesse de Lauzun, par Mme Dash.

Voici comment j'arrive à donner un sens à ces trois titres :

UN VISITEUR.—La duchesse de Lauzun, s'il vous plait ?

LA CAMERISTE.—Madame n'est pas chez elle.

LE VISITEUR.—Alors, bonjour et bonsoir !

Un auteur dramatique avait écrit, et, qui plus est fait accepter une grande pièce en cinq actes dans laquelle le traître tuait un père en présence de son jeune fils.

L'auteur avait mis dans la bouche du père ces mots :

—Ayez pitié de mon enfant, ne me tuez pas il en mourrait !

A la répétition on trouva que ces paroles conviendraient mieux au fils, lequel devait dire:—Ne le tuez pas, j'en mourrais !

Le lendemain, on changea d'avis, le surlendemain encore, et ainsi de suite, finalement la phrase resta au fils. Mais ces tergiversations troublèrent la mémoire de l'artiste. A la première représentation, au moment où le traître met le poignard sur la poitrine du père, le fils s'écria du ton et du geste le plus pathétique :

Oh ! ne le tuez pas ! il en mourrait !

UN PERE DENATURÉ.

Le *Diritto* emprunte au *Journal de Catane* le récit suivant d'un crime horrible qui a été découvert à Aci Reale :

Il y a sept ans, un individu nommé Salvator Lanza perdait sa femme qui lui laissait une fille propriétaire d'une fortune personnelle de 6,000 fr qui seraient appartenu au futur époux de sa fille. Il fit disparaître cette dernière de sa maison, faisant croire aux parents et amis qu'elle était devenue folle et qu'il avait dû la mettre dans une maison de santé.

Peu de temps après, il annonça que sa fille était morte. Depuis lors on le voyait hanter les églises et donner les signes d'une fervente piété. La main de Dieu ne pouvait pas laisser longtemps impuni un pareil monstre.

Il y a cinq jours, le sous-préfet eut vent que la prétendue nouvelle de la mort de la fille de Lanza cachait un crime énorme et que cette jeune fille avait été enfermée dans un souterrain où on la faisait mourir lentement parce qu'on n'avait pas le triste courage de la tuer.

Un délégué de la sureté publique s'étant assuré de Lanza, se rendit au lieu qui avait été indiqué et d'où l'on entendait partir de sourds gémissements.

La maison d'où sortaient ces lugubres bruits appartenait à Lanza, elle était inhabitée depuis longtemps. On pénétra dans cette maison et l'on aperçut dans le souterrain une femme entièrement nue, couchée sur un tas de cendres, de fumier, de vermine et d'insectes.

C'était un véritable cadavre qui respirait encore. Cette fille voyant devant elle des figures humaines, fut à la fois frappée de stupeur et saisie d'un tremblement nerveux. Un l'interrogea: la malheureuse ne répondit pas; elle fit comprendre seulement qu'elle avait honte de sa nudité.

Par les soins de la municipalité, des femmes la délivrèrent des insectes qui fourmillaient sur elle et de la vermine qui sortait des plaies ouvertes de ses flancs.

L'humidité de la terre sur laquelle elle couchait avait fait de ce malheureux corps une seule plaie. Elle était restée sept années entières dans ce fétide cachot, et pendant tout ce temps elle avait vécu de pain noir et d'eau que la pitié de son père lui accordait.

Lanza a été mis à la disposition du procureur du roi.

—Il y a quelque temps, un individu rôdait le soir aux environs d'une ferme isolée d'un village près de Nancy.

La nuit venue, il alla y demander l'hospitalité. "Impossible, répondit la fermière, en considérant la mine suspecte du voyageur, il n'y a de place que le parc où est notre cochon, et je ne veux pas que vous soyez si mal couché. Mais voyez plus loin, il y a une auberge à l'entrée du village."

A ces mots, la femme referma la porte et l'homme s'éloigna en grommelant tout bas: "Ils me le paieront! Le cochon ne leur feront pas de mal; je viendrai le voler cette nuit."

Une heure après, un montreur d'ours frappait à la porte de la ferme et suppliait qu'on lui laissât passer la nuit, lui et sa bête. "D'ailleurs, disait-il, voilà de l'argent, payez-vous d'avance."

L'hôtesse ne put lui refuser: "Vous aurez un lit au grenier, dit-elle; quant à votre ours, vous allez le mettre dans le parc où est mon cochon, qui, lui, passera la nuit dans l'écurie à côté."

Ce qui fut dit fut fait. L'ours prit la place du porc, et chacun s'endormit tranquillement. Cependant le premier voyageur était revenu sur ses pas. Il pénètre dans l'étable qu'on lui avait refusée, et se dirige à tâtons vers le cochon qu'il veut voler.

Il d'avance, il se baisse pour saisir l'animal... Un formidable grognement et une puissante étreinte l'arrêtent sur place.

L'ours s'était relevé sur ses pattes de derrière, et il tenait embrassé l'homme, qui éperdu de terreur, se mit à crier: A l'aide! au secours! à l'assassin! A ces cris tout le monde se réveille, on accourt avec des lanternes, le maître de l'ours arrive avec son bâton. Il était temps, l'ours allait donner son véloce contre sa poitrine velue.

On délivra ce dernier plus mort que vif, et après avoir attaché l'ours, on l'attacha lui-même, jusqu'à l'arrivée du gendarme de la localité, qui en fit son affaire.

—On lit dans le *Pays* :

"La démolition du pâté de maisons qui forme l'angle du boulevard Bonne Nouvelle et de la rue du Faubourg Saint Denis paraît aujourd'hui décidée, et sur cet emplacement doit s'élever un théâtre, qui aura pour titre: Théâtre international.

"La place nous manque pour donner une idée complète de ce que sera, comme monument, le Théâtre international. Contentons nous de dire que la façade principale donnant sur le boulevard sera conçue dans le style corinthien et aura 31 mètres d'élévation. La façade latérale longera le faubourg Saint Denis jusqu'à la rue de l'Echiquier, sur une profondeur de 111 mètres. Le côté latéral opposé sera isolé par une rue de 3 mètres de largeur, allant du boulevard Bonne Nouvelle à la rue de l'Echiquier.

"La salle de ce nouveau théâtre, ayant la forme d'une lyre, contiendra 6,000 personnes.—Elle comportera un orchestre de 120 musiciens, un parterre de 2,100 places, et enfin plusieurs étages de loges. La scène aura une profondeur de 30 mètres (celle du nouvel Opéra n'en aura que 18). Le service public se fera par vingt escaliers de 3 mètres 40 centimètres de largeur."

Amer Texien, de Price—Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce intitulée QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL. Il s'agit d'une préparation végétale, d'un amer connu sous le nom de "Tonique Texien de Price" que signalent d'une manière très flatteuse plusieurs des hommes les plus connus de la Nouvelle Orléans, lesquels en ont éprouvé les bienfaisants effets. M. Price invite ceux qui voudraient en faire l'essai à s'adresser à son bureau, No 59, rue de Camp: il se tient en contact direct et il croit pouvoir leur assurer qu'ils s'en trouveront bien.

Louisiana Academy.—Nous signalons de nouveau aux familles qui désirent faire donner à leurs enfants une éducation complète, l'institution si habilement dirigée par M. le colonel A. FERRIER, ancien professeur de l'Université de la Louisiane. Son établissement, situé rue de l'Hôpital, No 184, entre les rues Dauphine et Bourgogne, est vaste et spacieux et offre tous les avantages désirables.

Le département des hautes classes comprend l'enseignement de la littérature anglaise et de la littérature française, des langues mortes, des mathématiques, de la géographie, de la tenue des livres, etc. Les langues vivantes et les arts d'agrément sont enseignés par des professeurs de mérite. Dans les classes primaires, la méthode d'enseignement adoptée est telle qu'elle permet de faire faire de rapides progrès aux enfants. Les prix d'admission varient de quatre à huit piastres par mois. On trouvera dans les prospectus de l'établissement de plus amples détails.

Chaussures.—Le plus grand magasin de chaussures de la Nlle Orléans, pour la vente en gros, est celui de A. TIRRELL & Co, No 9, rue des Magasins. La maison, quoique faisant depuis peu de temps des affaires considérables, a toujours rempli fidèlement ses engagements, et inspire à cette heure autant de confiance que par le passé. Nous appelons l'attention sur l'annonce qu'elle publie dans nos colonnes.

Chapeaux.—M. E. S. BENEDICT, 25, rue des Magasins, a un magnifique assortiment de chapeaux dans tous les genres, de fabrique française et américaine. Il les vend par douzaine à bon marché, recevant des envois de chapeaux par chaque steamer, il peut toujours être à ses clients les formes les plus nouvelles. Nous nous empressons de signaler au public le magasin de M. Benedict.

EDITION D'HIER SOIR.

Nouvelles de Natchez.

BRUIT DE LA PRISE D'ATLANTA.

GRANDE BATAILLE ET PERTES IMMENSES.

L'*Era* et le *Picayune* viennent de publier la dépêche suivante.

Port Hudson, 13 août.—Le Natchez *Courier* d'hier annonce qu'Atlanta est capturée avec une grande partie des deux cotés. Cette nouvelle repose sur des rapports unionistes et rebelles.

Le rapport attribué au directeur médical de l'armée de Sherman, à Nashville, dit qu'une bataille terrible a eu lieu le [illegible], à Atlanta, et dans laquelle Sherman a pris la ville, avec une perte immense pour les deux armées, il y a probablement 30,000 tués et blessés des deux cotés. Il a fait 17,000 prisonniers.

Les rumeurs confédérées annoncent qu'une bataille a eu lieu à Atlanta, et qu'elle a été la plus terrible et la plus destructive de la guerre. La perte a été forte du coté des rebelles, mais on ne donne pas d'autres résultats.

RÉCOLTE DE RIZ.—Un correspondant de la paroisse Plaquemines écrit que si la récolte de coton est menacée d'une destruction totale, celle de riz, au moins promet d'être fort abondante. Plus de 3000 arpents ont été plantés en riz cette année et la moisson qui commencera dans une semaine, se présente sous les plus magnifiques couleurs. Les mangeurs de gombo peuvent donc se rassurer, dit ce correspondant, ils ne manqueront pas de riz cette automne.

Arrivée des prisonniers enregistrés à Pascagoula.

Nous empruntons à l'*Era* de ce matin les informations suivantes :

Le Clyde, steamer des Etats-Unis, est revenu hier de Pascagoula où, sous pavillon parlementaire, il a débarqué jeudi à 9 heures du matin, un certain nombre d'ennemis enregistrés de la Nlle-Orléans. Les officiers du Clyde ont été reçus d'une manière très amicale par les citoyens et les militaires de Pascagoula. Il y avait à Pascagoula 300 soldats rebelles. Il paraît y avoir une assez grande abondance de porc et de maïs, mais les rebelles avouent être dans la disette pour tous autres vivres plus délicats. Quelques unes des dames rebelles qui étaient parties par le Clyde ont exprimé l'envie de revenir par le même bateau, mais cette faveur leur a été refusée. Ces dames ennemies sont pour la plupart françaises et créoles de cette ville.

Nous apprenons que le Clyde doit retourner bientôt à Pascagoula avec d'autres personnes de cette classe de notre population qui s'obstine à rester fidèle à la cause des rebelles et qui aime mieux se condamner à l'exil que de rester ici en se soumettant loyalement à l'autorité des Etats-Unis.

Autres nouvelles de la baie de Mobile.

Nous lisons dans l'*Era* de ce matin :

Le second du *Kate Dale*, M. Peter Lawson, nous a communiqué les détails additionnels qui suivent sur la situation des choses dans la baie de Mobile, au départ de ce bateau.

Fort Morgan.

L'amiral Farragut, au moyen d'un pavillon parlementaire, avait adressé au fort Morgan, une sommation formelle de capitulation. Les rebelles avaient répondu qu'ils tiendraient la place jusqu'à ce que la dernière brique fut emportée.

Quatre des principaux pilotes de Mobile ont servi comme volontaires pour introduire la flotte fédérale dans la baie. Ils manifestent les meilleures dispositions et sont prêts à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour aider aux opérations de la flotte.

Ils sont menés par Robert Moore, vieux pilote de cette section. Ces hommes ont tous souffert de la rebellion et sont anxieux de voir la restauration de l'autorité des Etats Unis.

La Rivière au Chien.

Les moniteurs et les canonnières d'un léger tirant d'eau pourront franchir la barre de la Rivière au Chien. Ils rencontreront peut être des fortifications rebelles mais on pense que ces obstacles seront surmontés avec promptitude par l'habileté et la valeur indomptable de nos marins.

Destruction de propriétés.

Les rebelles sont à brûler et à détruire tout ce qui est exposé à tomber entre nos mains. On voit jour et nuit de grands feux dans la direction de Mobile.

CONCENTRATION DE FORCES.

Les troupes se concentrent rapidement sur divers points de la baie de Mobile. Des milliers d'hommes ont déjà débarqué à Mobile Point et d'autres arrivent journellement. Nos transports peuvent approcher jusqu'à un mille du fort Morgan et opérer des débarquements sans la moindre difficulté et sans le moindre empêchement. Cela paraît indiquer de la part des Rebelles le parti pris de se rendre dans peu de temps, car s'ils avaient l'intention de tenir la place jusqu'à la dernière extrémité, ils ne permettraient pas, sans opposition, un tel débarquement de troupes sous les canons même de leur forteresse. Ils y sont au nombre de 800 à 900, avec des armements de canons et un matériel de guerre infiniment supérieurs à tout ce qu'on a trouvé au fort Gaines.

Le Kate Dale, en transportant les troupes à Navy Cove, s'était échoué à un mille et demi du fort, près des obstructions de la barre et il y est resté deux heures, sans avoir été inquiété par les batteries du fort.

UNE DEMONSTRATION.

Le dernier coup de canon du fort, jusqu'à présent, a été tiré sur une canonnière qui passait sous un pavillon de trève, pour communiquer avec le bélier Tennessee, capturé par nos forces. La canonnière s'en retournait, lorsque le fort tira sur elle, mais sans lui faire de mal. Elle fut se mettre hors de la portée des canons du fort et lui envoya une bordée. Le fort répondit, mais ne put l'atteindre. Le Tennessee, servi par un équipage yankee, tira sur le fort et lança une bombe au milieu des artilleurs rebelles qui ne ripostèrent pas. Depuis ce moment le fort s'est tenu tranquille.

Nouvelles du Texas.

Le capitaine John Dillingham, qui fut pris devant Sabine Pass, le 21 janvier 1863, pendant qu'il commandait le "Morning Light," navire des Etats-Unis, est arrivé ici à bord de l'Arkansas et l'*Era* a obtenu de lui les nouvelles suivantes, nous traduisons :

Le capitaine Dillingham a été mis sous parole par le général Magruder, afin qu'il puisse se faire échanger pour le capitaine Chas. Fowler. Sa parole est limitée à six mois. Il nous informe que les autorités rebelles désirent beaucoup échanger tous les hommes de l'équipage. Ils ont fait à pied un trajet de 300 milles du camp Groce à Shreveport et là ils ont été mis sous parole pour être échangés. Le capitaine se rendit ensuite au camp Ford, près de Tyler, où il se trouvait 3000 prisonniers détenus dans un endroit resserré et malsain. Il dit que quelques-uns d'entre eux se sont échappés.

Nous espérons, dit l'*Era*, qu'une portion des prisonniers rebelles de Mobile seront immédiatement échangés pour ces braves gens qui sont depuis si long-temps dans les prisons du Texas.

Arrestation pour embauchement de nègres.—Le Louisville *Journal* du 29, raconte que B. T. Lanwell, un blanc, et Samuel Campon, un gentleman d'origine africaine, ont été arrêtés hier par les autorités militaires, sous la prévention d'avoir fait passer clandestinement des nègres du Kentucky dans l'Indiana. Ils ont été envoyés en prison et y resteront jusqu'à ce qu'on ait obtenu des preuves contre eux. Nous ignorons, dit le *Journal*, la loi particulière militaire qu'ils ont violée ou ce qu'on décidera à leur égard. Mais nous présumons que leur conduite sera regardée comme une opposition au recrutement des noirs pour l'armée fédérale.

Nouvelles européennes.

L'empereur des Français vient d'envoyer au vice roi de Cambodge de riches présents qui constituent les attributs de son pouvoir, un diadème, un sceptre et une épée. Ce vice-roi s'est mis sous le protectorat de la France. L'amiral de la Grandière qui commande nos forces navales de ce coté, doit aller, sur la sollicitation du prince visiter ce royaume situé, comme on sait, entre Siam et la Cochinchine.

Le gouvernement italien a ordonné l'arrestation de plusieurs enrôleurs clandestins. On assure que Garibaldi, ne ressentant aucun soulagement de son séjour à Ischia, se prépare à retourner à Caprera.

Le maréchal Magnan, qui avait été nommé grand maître de la franc maçonnerie par l'Empereur, avait donné sa démission par suite des résistances qu'éprouvait au sein de l'institution le décret officiel. Le maréchal a cependant été élu grand maître, mais seulement pour quatre mois, ce qui implique une situation complète ment provisoire.

Le télégramme de Madrid nous a annoncé que le roi d'Espagne comptait faire prochainement un voyage en France pour rendre visite à l'empereur Napoléon au camp de Châlons. Ce projet est vivement discuté par la presse madrilène; les feuilles libérales l'approuvent et considèrent comme avantageux pour l'Espagne de resserrer les bons rapports avec la France, par contre, les journaux du parti clérical blament ce voyage.

L'*Epoca* engage le gouvernement à venger l'insulte faite à l'Espagne en Colombie.

Un marchand de nouveautés a eu la malencontreuse idée d'exploiter les souvenirs d'un triste procès en mettant en vente une nouvelle étoffe sous cette dénomination: Coutil La Pommerais. Ce jeu de mots d'un goût si repoussé a produit le plus mauvais effet sur le public, et finalement a dû disparaître par un ordre administratif.

On raconte d'assez curieux détails sur la mort du fameux Giraux de Gatebourse, qui s'était évadé d'une des colonies pénitentiaires de la Guyane et qui est mort exténué de fatigue et de faim dans une forêt vierge, avec un de ses compagnons qui l'avait accompagné dans sa fuite. Cet individu, aujourd'hui rapatrié à Cayenne, prodait au lege de cinquante mille francs que lui a fait Gatebourse mourant (à la charge de sa famille) pour le récompenser de tous les soins dont il a été l'objet de sa part jusqu'à sa dernière heure.

LE SORT DU SERGENT BOICHOT.

On lit dans l'*Indépendance belge* :

A plusieurs reprises,—et toujours, il faut le dire, sans la moindre apparence de raison et rien et surtout de vérité,—certaines feuilles étrangères ont cru devoir entretenir leurs lecteurs de la destinée faite, par suite du 2 décembre 1851, à M. Boichot, le sergent improvisé alors représentant, sous la république française de 1848, siégeant à l'Assemblée législative.

Un jour, au dire de ces feuilles, M. Boichot était rencontré, parcourant en touriste sous les tropiques quelque contrée du globe. Une autre fois,—ceci est plus récent,—on le retrouvait général en chef des forces fédérales, au début du conflit américain. D'après une troisième récit, il accomplissait, au sein des déserts de l'Afrique, un aventureux voyage d'exploration et de découvertes.

Nous pouvons donner aujourd'hui des nouvelles—moins légendaires peut être—mais à coup sûr plus authentiques, de M. Boichot.

M. Boichot qui depuis le 2 décembre, a successivement habité la Suisse, la Belgique, l'Angleterre,—puis quelque temps Belle Isle,—puis de nouveau la Belgique, vient, à la suite d'un mariage avec une jeune Anglaise, appartenant à une famille des plus honorables, de fonder à Bruxelles, ou pour mieux dire dans un de ses faubourgs, rue d'Orléans, un pensionnat de jeunes gens qui paraît, à en juger par le programme de son enseignement, appelé à un succès sérieux.

M. Boichot a passé les treize années de sa vie que la politique lui a faites à approfondir pour son compte personnel, avant de songer à appliquer son érudition à l'instruction de la jeunesse, la plupart des sujets sérieux d'études, et déjà l'*Indépendance* a eu plusieurs fois occasion de constater le succès des ouvrages élémentaires qu'il a publiés à Bruxelles.

ASSASSINAT DANS UN WAGON EN ANGLETERRE.

On lit dans l'*Indépendance Belge* :

Un assassinat horrible a été commis samedi soir sur le North London Railway, dans le voisinage de Londres. La victime, M. Thomas Briggs, qui occupe l'emploi de premier commis dans la maison de banque Roberts, Curtis et Cie, à Londres, a été trouvé sur la voie à peu de distance de la capitale. Le compartiment de première classe dans lequel il avait voyagé, était tout maculé de sang, ainsi que l'a constaté une enquête faite immédiatement après la découverte du crime. M. Briggs a été ramassé à peu de distance d'un pont, et on suppose que l'assassin ou les assassins auront eu l'intention, en jetant le corps hors de la voiture, de le lancer dans la rivière.

On a pu constater qu'une lutte avait eu lieu et que parmi les blessures qu'a reçues la victime, il en avait plusieurs de mortelles. La mort a suivi de près la découverte du crime, mais la victime n'a plus repris ses sens, malgré tous les efforts de la science.

Le fils de M. Briggs, qui s'est rendu sur les lieux quelques heures plus tard, a constaté que le crime avait eu pour mobile le vol, et que l'on avait enlevé à son père sa montre, sa chaîne et ses lunettes en or.

Jusqu'à présent on n'a pas d'indice sur le coupable, seulement il a laissé son chapeau dans le compartiment et a emporté celui de sa victime. Les dernières nouvelles de Londres font connaître que l'on a arrêté l'assassin de l'employé supérieur de la maison Roberts, Curtis & Co., M. Briggs, tué dans un wagon de chemin de fer. Bien que la victime ait été dépouillée d'une partie de ce qu'elle avait sur elle, il paraît que c'est surtout à un motif de vengeance qu'il faudrait attribuer le crime qui achève ainsi d'offrir de frappantes analogies avec l'attentat auquel a succombé, il y a quelques années, le conseiller Poinsot, dans un chemin de fer français. Il paraît que M. Briggs a été témoin dans une affaire de faux qui a motivé une condamnation dont l'accusé d'alors, aujourd'hui l'assassin reconnu, a voulu se venger.

Un traité de commerce vient d'être signé à Paris entre le gouvernement Français et le représentant du gouvernement bolivien. Les stipulations, basées sur le principe de la réciprocité, assurent aux français résidant en Bolivie des garanties sérieuses, et à notre pavillon des avantages de nature à favoriser le développement des échanges entre les deux pays.

LE TIERS-PARTI.

L'*Opinion nationale* s'exprime ainsi sur une combinaison politique discutée pendant une quinzaine de jours dans les divers journaux :

"Le *tiers parti* a vécu ce que vivent les roses: l'espace d'un matin.

"On assurait, il y a quinze jours, que ce parti était constitué et prêt à entrer en scène; on nommait déjà, parmi les chefs de cette coalition pacifique et *libérale*, M. le duc de Morny, M. le vicomte Arthur de Laguéronnière, M. Emile de Girardin, M. Emile Ollivier, M. Alfred Darimon.

"Nous n'avons jamais cru, quant à nous, que M. de Morny, président du Corps-Législatif, investi de si hautes fonctions et possédant une autorité effective plus grande encore que son autorité officielle, voulût être le Bendy de la nouvelle Fronde. M. de Morny a auprès de lui un ami qui ne le quitte jamais, M. de Saint-Remy qui écrit des *proverbes* charmants et qui lui aura récité, à cette occasion, une ou plusieurs scènes de la comédie de Scribe, intitulée *Bertrand et Raton*.

"M. de Laguéronnière croit que le ministère de la liberté graduelle et de l'empire libéral peut opérer son avènement sans changement de ministres.—Voilà qui est fâcheux pour les jeunes talents en disponibilité.

"M. de Girardin, qui est volontiers extravagant, mais qui n'aime pas à être ridicule, exécutait hier soir une charge à fond contre le tiers parti. Rien de plus tragique que les conclusions de son article intitulé *l'Empire libéral*. M. de Girardin ne pense plus qu'on puisse allier ces deux choses, qui furent quatorze ans incompatibles, *principatum et libertatem*.

"En somme, c'est à qui se retirera de cette partie mal engagée. M. Olivier reste seul avec M. Darimon, et avec la prédiction de M. Alfiéri, qui rappelle aux classiques le *Tu Marcellus eris*, et aux romantiques les sorcières de *Macbeth*.

"Nous voyons ce dénouement sans déplaisir. En face de la sainte-alliance, qui prétend réconduire à sa manière ce qu'elle appelle la *question napoléonienne*, nous avons autre chose à faire qu'à nous occuper de "semblables scènes de décadence."

"Nous empruntons à un très-spirituel article de la *Gazette de France* ce dernier mot, n'en ayant pu trouver d'autre pour rendre notre pensée."

—Il y a un mois environ, Mme B.... fit appeler, pour régler son testament, M. E...., célibataire fort riche et déjà sur le retour de l'âge. A la première entrevue, on parla de choses indifférentes, et le testament fut remis au lendemain. Pendant trois jours M. E.... se rendit chez Mme B...., dont la conversation, de plus en plus attrayante, lui faisait toujours oublier le but de sa visite. Enfin, c'était un vendredi (avis aux fatalistes!), on rédigea le testament. Mme B.... léguait à des parents et amis diverses sommes pouvant se monter ensemble à *soixante-dix mille livres sterling* !

Soixante-dix mille livres sterling! il y avait là de quoi faire réfléchir un célibataire. M. E.... ne réfléchit pas longtemps. Il propose à madame B.... de l'épouser, et celle-ci se garda bien de refuser. Le mariage a été célébré à la chapelle de Saint Paul, et M. E.... se trouve aujourd'hui propriétaire, non-seulement de meubles et d'immeubles, mais encore d'un adroite aventurière qui devait trois mois de terme à son propriétaire, et qui, pour toute fortune, ne possédait pas soixante et dix shillings. Que pensez-vous de ce nouveau genre de *vol au mariage* ? [*La Presse*]

La destruction DU PEUPLE POLONAIS

On lit dans la *Patrie* :

La Russie poursuit, d'une façon impitoyable, la destruction complète de l'élément polonais dans les provinces occidentales de l'empire. Tous les biens confisqués, en Lithuanie et dans la Russie Blanche, et on sait que tout est prétexte à ces confiscations, ne peuvent être achetés, à l'exclusion formelle des Polonais ou de catholiques, que par les Russes ou par des habitants des provinces baltiques. Telles sont les prescriptions rigoureuses d'un récent ukase impérial.

Chaque jour, les tribunaux militaires prononcent contre des Polonais compromis, ou seulement soupçonnés, des confiscations nouvelles, et les biens, atteints par ces sentences, sont immédiatement mis en vente.

Le même ukase a décidé, écrit-on de Vilna à la *Gazette universelle de Berlin*, que le prix de ces biens est fixé à 10 fois le montant du revenu annuel. Or, comme ce revenu par suite des circonstances actuelles, est devenu très faible et couvre à peine les frais d'exploitation, ces propriétés sont vendues à vil prix, et le gouvernement russe obtient ainsi ce double résultat favoriser les acquéreurs qu'il recherche et hâter la dépossession définitive des Polonais.

VOYAGES IMPERIALES.—Nous lisons dans la *France* :

Après avoir rendu visite à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse, l'empereur de Russie se met en grande fête de graissement pour les petites cours allemandes. Il fait à leurs souverains l'honneur de les visiter successivement.

Le 17 juillet il doit se rendre au château de Wilhelm Stadt, où il doit passer deux jours auprès de la famille grand ducale de Weymar.

Malgré toutes les démentis officiels, il est impossible de ne pas voir dans ces démarches autre chose que les actes de courtoisie sans but et sans portée politique.

On annonce que l'empereur de Russie et le prince Gortschakoff seront de retour le 31 du courant à Saint Pétersbourg.

On annonce que le roi de Prusse doit rendre, sous peu de jours, à l'empereur d'Autriche, à Vienne, la visite que ce dernier souverain lui a faite à Carlsbad.

—Paris.—Les fleurs que l'on voit éclore les mois de juin et juillet, figure la commune, la plus funèbre des décorations d'un sort sombre, aux longs et en perles épuisées, bien d'usage dans leurs églises ou en bas blanc en forme de marque antique. Ce végétal, qu'on appelle aussi *capuchon de moine*, et qui est très répandu dans les jardins comme plante d'ornement, renferme un violent poison.

La dame P...., demeurant rue Saint Denis, s'était rendue à la campagne avec sa petite fille âgée de 7 ans, pleine de vie et de santé. Avant hier, elle visitait la propriété d'un de ses parents, et tandis que les causait avec quelques personnes, la petite, étant arrivée auprès d'un pied d'aconit napel, en cueillit une tige, de laquelle elle détacha deux ou trois fleurs qu'elle porta à sa bouche et qu'elle avala. La mère s'en aperçut aussitôt et bien qu'elle ignorât les propriétés malfaisantes de la plante, elle la lui retira des mains et la jeta au loin.

Malheureusement il était trop tard. Au bout d'une demi-heure l'enfant commença à chancellier, son visage s'anima et bientôt elle ne put se tenir debout. Dans le premier moment, les parents crurent que c'était l'effet d'un peu de vin de Madère qu'elle avait bu avec eux quelques instants auparavant et leur pensée en conduisit ces accidents ne les alarmèrent. Mais comme les accidents s'aggravaient et que la jeune malade se plaignait de douleurs d'entrailles, on courut chercher au médecin qu'on ne trouva que deux heures plus tard.

Lorsque le docteur arriva enfin, il y était épuisé, il y avait deux heures depuis la manifestation des premiers effets. Il reconnut aussitôt tous les symptômes d'un empoisonnement et s'empressa d'administrer, comme antidote, quelques cuillerées d'un potion calmante. Mais tandis qu'il cherchait à la lui faire prendre à la petite fille, elle a été fixé ses yeux se couvrirent, ses machoires se rapprochèrent, tous ses membres se raidirent et se courber en arrière, ses membres cédèrent à des mouvements convulsifs. Cinq minutes après, l'enfant avait cessé de vivre.

BULLETIN FINANCIER.

[illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS
Samedi 13 août, à 5 heures P. M.

COTON.—[illegible]

PRODUITS DE L'OUEST ET PROVISIONS.—[illegible]

SUCRE ET MELASSE.—[illegible]

SAINDOUX.—[illegible]

CORDE D'EMBALLAGE.—[illegible]

MAIS.—[illegible]

AVOINE.—[illegible]

FRETS.—[illegible]

Pour la liste des arrivages et de départs, celle des produits et des marchandises reçues par la mer, par le fleuve et les chemins de fer, avec les noms des consignataires, &c, voir, la partie anglaise.

Décédé, hier, à 2 heures de l'après-midi, à l'âge de 68 ans, JOLLY CROUZELLUS, natif du département du Gers, (France). Ses amis et connaissances sont priés, sans autre invitation, d'assister à ses funérailles qui auront lieu AUJOURD'HUI, dimanche, 14 courant, à 2 heures. Le convoi partira de sa dernière demeure, rue Girod, entre les rues Mandeville et Espagne, 3ème district.

Décédée hier, à 1 heure P. M., C. S. HAASS, âgée de 16 mois, fille de C. N. Haass et de Rosalie Bernard. Les amis et connaissances des familles Haass, Bernard et Bonnet, sont priés, sans autre invitation, d'assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui, à quatre heures et demie. Le convoi partira de la demeure de son père, rue St. Bernard, No 16.

AVIS.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle.

TOUS les membres composant ladite Société sont prévenus, qu'un service funèbre sera célébré MARDI 16 août, à huit heures du matin, à l'église St-Louis, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de notre ex-vénérable président OLIVIER BLINEAU.

Tous les sociétaires sont priés de se réunir à l'Asile de la Société à sept heures du matin, pour se rendre en corps à l'église.

Le Président compte sur l'exactitude des sociétaires.

Par ordre du Président,
Nlle-Orléans, 11 août 1864. — G. BOUÉ, Secrétaire.

Un service funèbre sera célébré à la Cathédrale St. Louis, MARDI, le 16 de ce mois, à 8 heures du matin, pour le repos de l'âme de feu OLIVIER BLINEAU. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.

ATTENTION.

MM. Hoffman & Marks vendent à leur magasin d'encan, rue de Chartres, No 31, lundi, 15 du courant, à 10 heures—500 lots de marchandises sèches assorties, comprenant un magnifique assortiment qui sera vendu sans réserve. Voir l'annonce.

MM. Montgomery & Bros, R T Montgomery, encanteur, vendent, lundi, 15 août—A 9 heures et demie, à l'entrepot Jewel, à l'angle des rues Magasins et Lafayette, peaux de bœufs, à 10 heures, à la résidence No 87 de la rue Prytania, meubles, à midi, sur la Levée, au pied de la rue Conti, coton, à midi, aux écuries Tattersall, rue Gravier, No 164, chevaux, mulets et boggies.

Chapeaux ! Chapeaux

25, Rue des Magasins, 25.

LE soussigné offre à vendre aux citoyens de la Nouvelle Orléans un très beau choix de chapeaux français et américains, pareille ou par douzaine.

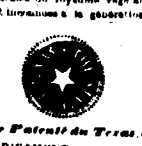
Il reçoit, par chaque steamer, un choix de chapeaux de nouveaux genres.

Manufacture à Brooklyn, New York.
11 aout—1m — E. S. BENEDICT.

Quelque chose de nouveau sous le soleil.

LISEZ CECI

Le Dr. JOHNSON a dit, il y a cent ans "Il reste encore à découvrir dans le mécanisme et dans les propriétés médicales du royaume végétal, des combinaisons qui sont inconnues à la génération actuelle."



Le Tonique Patenté du Texas de Price,

MEDICAMENT OU AMER

PUREMENT VEGETAL

est une confirmation parfaite de l'opinion du Dr. Johnson et qui convient particulièrement pour le climat du Sud. Il est efficace comme antiseptique, fortifie et ranime, il agit sur le sang, les intestins et la peau.

C'est un remède souverain pour la constipation, la torpeur du foie, les palpitations du cœur, l'indigestion, les douleurs à la tête, la migraine, les hémorrhoïdes et le vertige, pour les FIEVRES EN FRISSON et les FIEVRES.

[illegible]

THOS. K. PRICE, vendeur, Rue du Camp, No. [illegible]
T. W. WRIGHT & Co, rue de Chartres, No. [illegible]
J. H. POPE, [illegible]

[illegible]

TONIQUE DU TEXAS DE PRICE.

REMEDE VEGETAL

[illegible]

AVIS AUX CONTRIBUABLES

BUREAU DU BOARD DES ASSESSEURS
Hotel de Ville, 14 aout 1864.

[illegible]

N. S. TOREY, [illegible]

A vendre.

[illegible]

AVIS

Le navire trois mâts BELLA CUBANA, capitaine Pourcel, venant de Bordeaux, est maintenant en déchargement [illegible]

N. Orléans, [illegible] — EUG. ROUCHERAU & C.

Avis.

[illegible] BELLA CUBANA, de Bordeaux, [illegible]

EUG. ROUCHERAU & C.

Mairie de la Nouvelle Orléans

HOTEL DE VILLE, 12 aout 1864.

La moyenne du prix de la farine de boulangerie, donnée aujourd'hui par les marchands de farine de cette ville, est de $11 00 le baril. Conformément à la dite évaluation, le prix de la farine, pour la semaine prochaine, à partir de dimanche, 14 août, sera comme il suit :

Trente quatre onces de pain pour 20 cents

Dix-sept [illegible] 10 [illegible]

Huit [illegible]

Les boulangers sont requis d'employer que la meilleure farine du susdit prix par baril, et l'emploi de farine avariée ou de qualité inférieure pour le pain offert en vente dans cette ville est prohibé. Les contrevenants de pain sont requis de donner avis, à la station de police la plus rapprochée, de toute violation de la susdite ordonnance soit dans le poids soit dans la qualité de la farine.

Par ordre de — STEPHEN HOYT, Faisant fonctions de Maire.
D. L. GIBBENS, Secrétaire — 13août

AVIS.

Bureau des directeurs des Ecoles Publiques.

COMITÉ DES PROFESSEURS.

11 août 1864

L'examen des Dames qui postulent des places et n'ont pas encore subi d'examen, se continuera (de A à O) les samedis et les jeudis, à une heure de l'après-midi, dans la salle No 14 de l'Hotel de Ville.

Par ordre du comité.

D. L. GIBBENS, Secrétaire.
13 aout—7t

Aux planteurs de coton.

LE moyen le plus prompt, le plus efficace et le plus économique pour détruire les CHENILLES et autres parasites du coton, consiste tout simplement à répandre sur les plants une petite quantité de chaux en poudre, le matin pendant la rosée, ou un peu avant la pluie, de la même manière que se faisait [illegible] Les expériences qui ont déjà été faites ont toutes été couronnées du succès le plus heureux.

On peut se procurer, à très bas prix, de la chaux de coquilles, pulvérisée exprès, à la fabrique de chaux de J. M. CERNAC, promenade Carondelet (Vieux Bassin) Nlle Orléans. — 13 aout—6f

HEBERT & ESCOUSSE,

131, Rue de Chartres.

Reçu par le steamer *Emily B. Souder.*

200,000 CORSAQUES assortis APPAREIL CHOTE pour eau de seltz et boissons gazeuses, avec poudres préparées.

POMMADE CAMPHRÉE, formule de M. Raspail—Préparée par Colins, pharmacien à Paris.

CHAPELETS—Une facture de chapelets blancs, de diverses grandeurs, monture argent.

LIVRES DE PIETÉ—Paroissiens, reliure chagrin, imitation et basanne avec et sans fermoire.

MANUEL DE PIETÉ—RECUEIL DE PRIÈRES, &c., &c., &c.

Un grand assortiment de jeux de DOMINOS et de LOTO ordinaires et beaux.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS LITTERAIRES, &c., &c., &c.
7 aout—10f

$5 DE RECOMPENSE

Perdu, rue de la Vieille Levée à partir de la rue du Canal, jusqu'à la rue Toulouse, une petite CLEF de coffre-fort. La personne qui l'a trouvée est priée de la rapporter au bureau de ce journal.

PAYEZ VOS TAXES

LES contribuables de la Paroisse d'Orléans, rive droite, sont prévenus que les comptes de taxes pour 1861, 1862 et 1863 sont entre mes mains pour être collectés. Le bureau est à l'angle des rues Peterson et Goulins, au premier, et ouvert de 10 à 2 heures.

Alger, 7 juillet 1864. — H. S. WILSON, Percepteur de Taxes.
13juil—1m

BOTTES, ET SOULIERS.

3,000 paires Russets et Brodequins noirs pour habitations

A. TIRRELL & CO,

—SUCCESSEURS DE TIRRELL & BATES—FABRICANTS et marchands en gros de BOTTES SOULIERS et BRODEQUINS, No. 9 rue des Magasins entre Commune et Canal.

Notre assortiment est maintenant au grand complet. Les chaussures fabriquées et choisies avec le plus grand soin comprennent tous les genres propres au commerce de la ville et de la campagne. Nous vendrons aux PRIX LES PLUS BAS pour du comptant, et nous invitons le public à venir examiner notre stock.
[illegible]

VENTES A L'ENCAN

Vente sans réserve, de marchandises sèches et de lingerie pour messieurs.

PAR HOFFMAN & MARKS

J. HOFFMAN, encanteur

Bureau, rue de Chartres, No 31.

LUNDI, 15 du courant, à 10 heures du matin, il sera vendu—

Un lot de marchandises sèches assorties, comprenant un magnifique assortiment, et pour être vendu sans réserve, pour une peu de [illegible]

[illegible]

Vente de Marchandises sèches

PAR E. ROGER & Co

JOSEPH HOLZ, encanteur.

MARDI, 16 août, il sera vendu, à 10 heures du matin, à leurs salles d'encan, Nos 15 et 17, rue de la Vieille Levée.

100 lots de marchandises sèches étrangères et américaines, telles que

Indiennes françaises, anglaises et américaines; jaconats, organdies rubans, courtepointes coton blanc et écru, guingame, cotonnade, denims, percales, popeline, nansouk, listado, mousseline à mousquetaire, mozambique, bareges, bobinet, mousseline Suisse, chemises blanches, toile d'Irlande, ginga et flanelles, alpaca, mérinos, mantelets soie, satinette, casimir, mouchoirs batiste, dentelles, bonneterie, articles de fantaisies, etc., etc.

Conditions: à la vente. — [illegible]

Contenu d'un café et pension: lits simples, matelas, moustiquaires, draps, couvertes, chaises, tables, installations de buvette et gaz, licence, &c.

PAR FRANCIS FERNANDEZ,

RENÉ GUTIERREZ, encanteur.

[illegible]

Le plus beau morceau de terre de la ville, si propre à faire une très belle résidence, pour être à la fois en ville et à la campagne.

PAR ANTHONY FERNANDEZ, encanteur,

Bureau Passage de la Bourse No. 26

[illegible]

THE ATLANTIC MAIL STEAMSHIP COMPANY

Pour New York, directement.

[illegible]

D. DE GOICOURIA & CO.

POUR MATAMOROS. [illegible]

F. CLAPP & CO. [illegible]

PAQUEBOT REGULIER

POUR MATAMOROS. [illegible] le steamer IKE DAVIS [illegible]

R. FERNANDEZ & Co, Rue de la Vieille Levée, No. 128.

[illegible] MERCREDIS et SAMEDIS [illegible]

[illegible] FORT JACKSON [illegible]

JOHN L. TITUS, [illegible]

[illegible] GREY EAGLE, [illegible] BATON ROUGE [illegible]

W. O. SETTERTON [illegible]

JOHN L. TITUS, [illegible]

Le paquebot à vapeur STAR [illegible] BATON ROUGE [illegible]

JOHN L. TITUS, [illegible]

[illegible] ARIZONIA [illegible]

A. BRITTON, [illegible]

Genièvre de Hollande.

CINQ pipes marque du Palmier.

Eaux de vie de cognac

2 quarts Bastion 1848,
4 barils, Gautier 1847,
4 quarts, Pinet Castillon 1864.

Vins Rouges

100 barriques vin ordinaire,
50 [illegible] vin fin,
100 caisses vin Léoville,
50 barriques vin blanc Sauternes,
100 caisses do do

Champagne.

100 paniers Champagne Piper Heidsieck,
100 do do R & F Perrier,
100 do do De Bolouut,
100 do do Bisdor Gérès.

Liqueurs.

100 caisses absinthe
100 do curaçao
100 do liqueurs assorties.

A vendre par — T. BAILLY BLANCHARD Jos, 37, Vieille Levée.
3août—7t

Chemin de fer Pontchartrain.

Arrangement de printemps et d'été

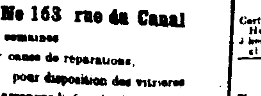
Pour le Lac, aller et retour, le même jour, 25 cents.—A la station de Gentilly, 15 cents pour aller et autant pour revenir.

A partir de DIMANCHE, 27 mars 1864, les convois partiront comme suit :

[illegible]

Les passagers qui voudront s'arrêter à la station de Gentilly devront en prévenir le conducteur avant le départ du convoi.

G. PANDELLY, Surintendant.



A tous nos amis et clients.

WEHL & DANZIGER

Etant forcés de fermer leur

Magasin de marchandises sèches

au No 163 rue du Canal

dans deux semaines

pour cause de réparations,

pour disposition des vitrines

Et pour arranger la façade de leur

établissement,

Offrirent

TOUT LEUR STOCK DE

MARCHANDISES SECHES

à des prix réduits.

Afin de donner à chacun une chance

de se pourvoir

de marchandises sèches à meilleur marché

qu'auparavant.

VENTES A L'ENCAN.

Eaux de vie françaises, vins, liqueurs, vermouth, &c.

PAR BERNARD TURPIN, encanteur.

MARDI, le 16 août 1864, à 11 heures A.M., il sera vendu à l'encan, au magasin des importateurs MM. Eug. Rochereau & Co, Nos 17 & 19, rue St. Louis, les articles suivants :

[illegible]

COTON. — COTON.

Vente à l'encan, pour le compte de qui il appartiendra.

PAR MONTGOMERY & BROS.

R T MONTGOMERY, encanteur.

[illegible]

Mulets—Mulets.

Vente par le gouvernement—Vente à l'encan, de 100 mulets condamnés, par ordre du capitaine C K Marx, A Q M.

PAR MONTGOMERY & BROS.

R. T. MONTGOMERY, encanteur

[illegible]

Grande vente de Propriétés Foncières améliorées et vagues, bien situées

PAR R T MONTGOMERY, encanteur

[illegible] QUATRE TERRAINS [illegible] SEPT TERRAINS [illegible] SEPT TERRAINS [illegible] ILLET DE TERRE [illegible]

VENTES JUDICIAIRES.

R. F. Klumpp vs mari et dame Lachenmeyer (Catherine Commandeur, épouse d'Auguste Lachenmeyer) et le dit Auguste Lachenmeyer.

[illegible]

ALFRED SHAW, Shérif de la Paroisse d'Orléans.

Une excellente occasion.

A VENDRE, pour cause de départ, avec ses installations, un FONDS D'ARTICLES DE MODES [illegible]

S'adresser au No 135 de la rue Royale, entre les rues St. Pierre et Toulouse.
9 août [illegible]

Moulin à coton de Carver.

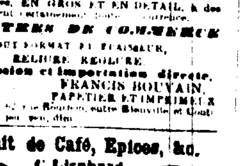
LE soussigné vient de recevoir un assortiment complet des célèbres moulins à coton de Carver, de 50 à 60 scies, avec les derniers perfectionnements. Aussi, moulins pour coton Sea Island.

A vendre par — AARON HOBART Jr., 9, rue St Charles.
21 juin 3m

SUCRE.

150 boucauts de choix à vendre, en lots, à la convenance des acheteurs, par

A. MILTENBERGER, 13, rue Commune
1 juillet



PAPETERIE ET IMPRIMERIE.

Papiers et Articles de Bureaux,

en tous genres, EN GROS ET EN DETAIL, à des prix qui défient certainement toute concurrence.

REGISTRES DE COMMERCE

TOUT FORMAT ET FACONNEUR,

RELIURE, REGLURE.

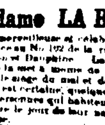
Commission et importation directe.

FRANCIS BOUVAIN,

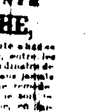
PAPETIER ET IMPRIMEUR

[illegible] rue Bourbon, entre Bienville et Conti

Extrait de Café, Epices, &c.



C. Lienhard, Fabricant D'EXTRAIT DE CAFE. —321— *Rue du Camp.*



Vis à vis le Marché de la rue des Magasins.

LA GRANDE CLAIRVOYANTE

Madame LA BLANCHE,

CETTE merveilleuse et célèbre clairvoyante a établi sa résidence au No 192 de la rue Bienville, entre les rues Bourbon et Dauphine. Le don extraordinaire de seconde vue la met à même de découvrir, sans jamais se tromper, le siège du mal et de prescrire le remède. La guérison est certaine, quelque opiniâtre que soit le mal. Les personnes qui habitent la campagne, en faisant connaître le jour de leur naissance, peuvent avoir leur horoscope.

Mme LA BLANCHE s'est acquis à la Nouvelle Orléans une réputation dont elle peut être fière à juste titre. Le public et la presse ont exprimé la même opinion. Tout le monde s'accorde à dire que Mme La Blanche est la seule véritable clairvoyante qui ait jamais existé.

Elle donne des consultations en anglais et en français.

Prix modérés pour les dames et pour les messieurs. La résidence et le cabinet de Mme La Blanche sont dans la rue Bienville, No 192, entre les rues Bourbon et Dauphine, à deux îlets au dessus de la rue du Canal.

LE PESTANIC DE PERSE,

qui porte toujours bonheur à la personne qui l'a, lui rend le cœur léger, la fait aimer, ramène la paix dans le ménage et ne manque jamais de rapprocher les amants.

1 aout—1m

PLUS DE DISTANCE!

DIVINATION! PREDICTION

PAR MADAME ADAH,

Cartomancienne parisienne et élève de Mlle Lenormand. Heures de consultation, de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi.

No 93, rue St. Louis

Entrepot de Tapis,

No. 19....Rue de Chartres.....No. 19

NOUS avons en magasin un grand assortiment de tapis tels que—

MEDAILLONS, velours, tapisserie,
WILTON, 3 plis et Ingrain
VENITIENS et autres tapis,
NATTES blanches, rouges, à carreaux, &c.,
TOILE CIREE de différentes largeurs et qualités.
Couvertures de table et de piano, paillassons, nattes, [illegible] à des prix modérés pour du comptant.

27 juin — A. BROUSSEAU & Co

AVIS.

On désirerait acheter quelques Magasins et quelques maisons bien situés dans le 1er District. S'adresser à — E. FAUCHET, courtier, No 36, Passage de la Bourse.